Henri Roullaud

# Trois nouvelles

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Jacques Massicotte (s.d.), *Fond de cour en hiver* (1946), Collection du musée de Joliette (Québec).

Henri Roullaud (1856-1910). BAnQ.

## Le Noël de Philorôme

PHILORÔME Sanscartier est un ancien marchand de bois retiré des affaires après fortune faite. Tous les bonheurs lui ont souri. Il a fait quatre banqueroutes lucratives en douze ans ; il est conseiller municipal, aspirant plein d'espoir à la mairie, objet de la considération des uns et de la crainte des autres : c'est un personnage considérable. Sur le tard, il a épousé l'opulente veuve d'un marchand de la paroisse, Éloïdine Paquet, née Lemol, une beauté cramoisie de trente-cinq ans, raisonnablement rentée.

Le ménage fut heureux, car il n'eut pas d'enfants.

En se levant un matin, Philorôme fut piqué de la tarentule ambulatoire. Un désir immodéré, irrésistible de voir Montréal, s'est emparé de lui. Il tient à passer une huitaine dans la métropole afin de pouvoir raconter des merveilles à ses voisins durant les longues veillées d'hiver, et de les étourdir de sa nouvelle supériorité.

Les fêtes de Noël lui fournissent une occasion superbe de réaliser son projet. Madame Sanscartier aurait bien désiré accompagner son mari, mais elle n'aime pas les voyages. Le vrai, c'est que ses plantureuses rotondités lui interdisent tout déplacement et que la trépidation des chars a une action fatale sur sa gélatineuse personne. Elle a donc laissé partir Philorôme, non sans le saturer de vertueuses recommandations.

Arrivé à Montréal, le 23 décembre au soir, Philorôme Sanscartier se rend à l'hôtel Belleau, où descendent tous les gros bonnets de sa connaissance. Son premier soin est d'inscrire son nom en majuscules flamboyantes sur le livre des voyageurs. Une fois installé dans sa chambre, il se livre à d'indispensables ablutions, puis s'informe du restaurant La France, que le notaire de Sainte-Pauloche, sa paroisse, lui a chaudement recommandé.

Le restaurant l'a ébloui par ses lampes électriques, la blancheur de ses nappes, ses miroirs, ses flacons, ses verres multiformes, l'exhibition compliquée des desserts, l'empressement du patron, la grâce de la patronne et la politesse des servantes.

Après un repas délicat arrosé d'un bourgogne parfumé inconnu de ses papilles qui n'ont encore frémi qu'au passage du vin de rhubarbe dont Éloïdine, née Lemol, le régalait aux grands jours, Philorôme Sanscartier changea un billet de 10 $, avec plaisir du reste, car il estime qu'il vaut mieux laisser son argent dans les endroits « comme il faut » que dans les lieux malfamés.

L'air est un peu vif, le froid un peu piquant, mais l'atmosphère est limpide. Les étoiles scintillent et la voie lactée jaspe le ciel pur dont l'infinie profondeur est appréciable. Les passants ont un air débonnaire tout à fait rassurant ; les femmes, emmitouflées, la rouge morsure du froid au visage, ont une grâce qui communique au cœur l'amour du prochain. Philorôme jouit de ce spectacle de la rue avec la volupté d'un homme qui vient de faire un bon souper. Le casque enfoncé sur les oreilles, les mains gantées enfoncées au plus profond de son capot de mouton de perse, il marche allègrement en fredonnant une gaudriole villageoise oubliée depuis longtemps. Il a conscience de sa grandeur, et il croit qu'il vient de faire la conquête de Montréal. Ses pas le conduisent devant un grand hôtel, où il entre absorber un verre de chartreuse. Il paye avec un billet de 5 $ dont on lui fait le change en argent dur. De plus en plus satisfait. Philorôme s'achemine vers son hôtel, bien déterminé à ne pas abuser le premier soir, des jouissances offertes par la grande ville. Avisant un magasin de *tabaconist,* il entre, fait un choix judicieux parmi les cigares, et offre en paiement un dollar d'argent.

Le marchand examine la pièce, et la repousse en disant simplement :

— Elle est fausse.

Philorôme reçut comme un coup au creux de l'estomac. Il reprit la pièce et balbutia :

— Mais on vient de me la donner dans un grand hôtel !

— Oh ! je ne dis pas que vous l'ayez fabriquée, répond le marchand, je vous dis qu'elle est fausse, voilà tout.

Philorôme, attristé, tire silencieusement une autre pièce, paie, et sort.

Il a envie de retourner à l'hôtel pour échanger sa pièce. Mais le retrouvera-t-il cet hôtel ? Et quelle réception fera-t-on à sa personne et à sa réclamation ? Il renonce à son projet, et pense qu'il vaudra mieux tenter quelque dépense dans l'obscurité.

Comme il songeait aux moyens pratiques de se débarrasser de sa pièce à cette heure avancée, un « charretier », ralentissant l'allure de son cheval, lui fit les offres les plus engageantes ; l'honnête Philorôme, souriant, s'installe dans la *sleigh,* se laisse entortiller dans les couvertures et dans les « robes » en se disant :

— La voilà, l'occasion, la voilà !

Arrivé à son hôtel, il constate avec plaisir que l'obscurité est profonde ; mais, en même temps, par un travers bien propre à l'incohérence humaine, il regrette presque de pouvoir accomplir son petit forfait sans risques ; son machiavélisme en est humilié. Aussi est-ce avec commisération qu'il tend sa pièce au charretier en disant :

— Tenez, payez-vous, brave homme !

Le charretier, un vieux dur-à-cuire qui connaît toutes les ficelles et qui n'a jamais buté deux fois à la même pierre, palpe longuement la pièce, et s'écrie :

— Ah, ça ! est-ce que vous me prenez pour un habitant, vous ? V'là qu'vous m'passez de la fausse argent, à c't'heure ?

— Comment ? comment ? fait notre héros ahuri, est-ce que cette pièce ne vaut rien ?

— Quand j'vous l'dis, répond le grincheux charretier. T'nez, passez-moi l'pouce là-d'sus ; on dirait du savon.

Philorôme, confus, paie en bonne monnaie, et rentre à l'hôtel.

Mais la fatigue réduit bientôt sa désolation. Au bout d'un quart d'heure il ronfle comme une toupie. Sa première pensée en s'éveillant est pour sa pièce fausse. Il combine toutes sortes de plans pour s'en défaire.

— Ces canailles de Montréalais, grogne-t-il en s'ajustant, me passer une pièce fausse... c'est ignoble !... Tromper un honnête homme comme moi !... C'est égal, je la repasserai à un autre !

Avec la lâcheté habituelle à tous ceux qui se trouvent dans son cas, il songe à découvrir un petit marchand, un gagne-petit qui sera enchanté de l'aubaine imprévue d'un client extraordinaire. Dès les premiers pas, il découvre une modeste boutique qui expose à son étalage poussiéreux de la tire, des images décolorées, des bonbons amalgamés, des débris de biscuits, des lacets, des crayons, du papier à lettre et des cadavres de mouches.

Philorôme entre, choisit des cartes postales illustrées. La marchande, une grande femme maigre et brune, faisant alterner une toux déchirante avec un sourire des plus aimables paraît ravie. Philorôme devient prodigue ; il fait ajouter à son emplette des plumes et de l'encre, ce qui porte sa dépense à 35 cents. Détournant adroitement l'attention de la marchande par une feinte admiration de la ville de Montréal, il lui glisse sa pièce dans la main, en douceur, avec la discrétion d'une honnête philanthrope faisant la charité.

— Voilà, madame !

La marchande répond par un « merci, monsieur » ponctué d'un sourire et d'une quinte ; mais, captivée par la loquacité de son client, au moment de mettre le dollar dans son tiroir, elle le laisse tomber :

— Ah ! quel drôle de son elle a votre pièce !

— Quoi-ce que vous dites ? fait Philorôme avec indignation.

— Je dis que c'est du plomb, murmure la marchande après avoir examiné la pièce.

— Du plomb ! Nom d'un bateau ! hurle Sanscartier exaspéré. C'est dégoûtant à la fin, votre satané pays !

— Ne vous fâchez pas, dit la femme effrayée ; si vous n'avez pas d'autre argent, vous me paierez plus tard, lorsque vous repasserez.

— Jamais, braille Philorôme, en se frappant les pectoraux, jamais. Je vaux vingt mille piastres, entendez-vous, et je ne dois rien à personne.

Il paye avec de l'argent irréprochable, et rentre à son hôtel, accablé.

Pour calmer ses nerfs, il envoie à ses amis une carte postale afin de leur faire voir qu'il est à Montréal. Cette petite manifestation chatouille son orgueil et atténue un peu la mauvaise humeur qui ne l'a guère quitté depuis la veille. Mais il est toujours possédé de l'idée de repasser à un autre la pièce sans valeur.

Il se rend dans une pharmacie et achète des pastilles pour le rhume. Il offre sa pièce en paiement. Ô bonheur ! On la lui prend ! Un éclair joyeux illumine ses traits. Il se sent soulagé d'un fardeau écrasant, et considère la mauvaise action qu'il vient de commettre comme le fait le plus méritoire de son existence. Soudain le commis lui demande :

— Auriez-vous un billet de cinq piastres ?

— Mais certainement, répond Philorôme sans réfléchir.

— Eh bien, dit le préposé au castoria, vous seriez bien aimable de me le donner en échange de la monnaie dont je suis encombré.

Philorôme accepte – comment refuser un léger service à celui qu'on vient de si bien rouler – et le commis lui donne huit pièces de 50 cents, et, ô désespoir ! l'infâme pièce de plomb à l'obsession de laquelle il croyait avoir enfin échappé.

Que dire ? Non seulement l'infortuné n'a pas la force de discuter, mais il a pu constater que ce dollar d'argent n'avait pas de camarade dans la caisse du pharmacien. Le refuser, une minute après l'avoir donné, c'était s'accuser soi-même.

En se retirant, Philorôme Sanscartier conçoit parfaitement les cas d'hydrophobie spontanée.

— Le seul moyen d'en finir, se dit-il, est de faire une grosse dépense qui me permettra de filer ma pièce avec d'autres. Allons donc dîner richement. Que diable ! pour la première fois que je viens à Montréal, je puis bien me payer ce luxe qui fera diversion aux savants mais monotones puddings de madame Éloïdine. Allons, hop ! en route pour l'hôtel Cosmopolite, et vive la joie !

Huîtres, sauternes, pointes d'asperges, truffes, fruits, café, pousse-café, havanes, tout le tremblement de la gastronomie y passe. Total, 4,80 $. Fameuse occasion de donner un nouveau propriétaire à la fameuse pièce. Pendant que le garçon attend, impassible, Philorôme, dans un transport immodéré, jette sur le plateau, vivement, son maudit dollar qui carambole avec les autres pièces.

Le son mat et mélancolique qu'il rend a tout perdu. Le plateau est devenu pierre de touche. Le garçon fixe sans mot dire le pauvre Philorôme qui, troublé par ce regard inquisitorial, murmure d'un air hypocrite en cachant sa fureur :

— Ah ! diable ! je crois qu'elle ne vaut rien.

Et, le cœur ulcéré, il la remplace par deux belles pièces de 50 cents, neuves, reluisantes, ironiques, insolentes.

— Décidément, voilà un dollar qui me coûte cher, grinça Philorôme en se retirant. Mais c'est égal, j'aurai le dernier mot. Et comme il passait devant le grand magasin de Barsley, une idée lui vint : « Tiens ! si j'achetais quelque chose pour ma femme... et aussi pour moi ? C'est cela ; entrons. »

Après un minutieux examen, il est captivé par une robe de chambre grise, à brandebourgs bleus et doublée de rouge, qu'il se destine, et par un jupon de flanelle écarlate avec appliques noires néogrecques, qui fera les délices de la volumineuse Éloïdine Paquet, née Lemol. Il paye avec hâte en argent et en papier, refuse, par prudence, l'offre qu'on lui fait d'envoyer son paquet à domicile, et sort avec son butin sous le bras, suant, soufflant, mais jubilant.

— Enfin, dit-il, ils l'ont prise !

Après cet exploit, il ne trouve rien de plus héroïque que d'aller prendre un coup.

Il veut solder son verre avec un dollar qu'il tire de sa poche : trois fois horreur ! c'est sa pièce fausse, sa pièce inéluctable qu'il a dans la main. Il a cru la glisser au comptoir de Barsley, mais, dans son trouble, il a payé en monnaie de bon aloi. Il n'ose tenter un nouvel essai. Il fait grand jour, et un enfant ne se laisserait pas prendre. Farouche, il sort en jurant que, coûte que coûte, il faut en finir.

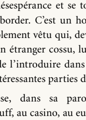
Ses pas le conduisent près de l'Institut Fraser. Il entre. Là, du moins, il n'aura rien à payer. Cependant, cette gratuité le chagrine un peu, car elle lui enlève une chance de liquider la situation.

Trop indifférent pour se plonger dans la lecture des œuvres spéculatives de Darwin, Philorôme accorde sa préférence aux journaux du jour. Par le compte rendu élogieux et impartial du *Progrès,* il apprend quel'on joue *Bonaparte,* au théâtre Français. Il se promet de s'y rendre et d'y passer sa rondelle de plomb.

Au théâtre, se dit-il judicieusement, l'argent file si vite que l'on n'a pas le temps de l'examiner.

La journée a été bien morose. Lorsque Philorôme sort de l'Institut Fraser, le soleil, déclinant derrière le mont Royal, ramène en son cœur l'espoir qu'avec la nuit son exaspérant dollar cessera de le persécuter de sa présence. Il regagne le centre de la ville et se contente pour souper d'une soupe aux huîtres. Puis, indigné mais contenu, il va se verser dans le gosier un brandy généreux propre à lui communiquer l'audace nécessaire à l'accomplissement de sa difficile mission.

Ayant toujours sous le bras son paquet des magasins Barsley, il passe au guichet du théâtre, paie son fauteuil, et voit avec une inénarrable volupté sa pièce s'engloutir dans le tiroir du préposé à la recette. Ivre de joie, il entre dans la salle. Mais, trompé par le nom du théâtre et le titre de la pièce, il était loin de se douter que Bonaparte était interprété dans la langue sublime de Chamberlain. Il fit part de sa déception à un placeur, aimable par hasard, qui lui annonça que vu l'engouement du public, on lui rendrait son argent au guichet, car on refusait du monde tous les jours.



Pièce de 1$ de 1911,
collection du Musée de la monnaie du Canada.

Il sort, fait sa requête, et, sans un mot, on lui rend en effet son argent, mais, ô désespoir ! ô fatalité ! ô obstination du sort ! ô impitoyable décret infernal ! le même argent !

Philorôme, sans oser protester, bousculé par des gens hâtifs, s'en va épouvanté, consterné, muet, fou.

— Cette fois, c'en est trop ! gronde-t-il intérieurement.

Et, planté sur le seuil du théâtre, il s'abandonne à une pensée fatale et lugubre qui assiège sa cervelle endolorie par tant de secousses successives. Le malheureux ! il délibère sur quel genre de mort il choisira pour échapper à sa désolation.

Soudain une main se pose doucement sur son épaule, et une voix sympathique parvient à son oreille. Il s'arrache à sa désespérance et se tourne vers celui qui vient de l'aborder. C'est un homme de bonne mine, convenablement vêtu qui, devinant aisément en Philorôme un étranger cossu, lui propose, pour tuer le temps, de l'introduire dans un club d'amis où l'on fait d'intéressantes parties de cartes.

Philorôme passe, dans sa paroisse, pour un champion au bluff, au casino, au euchre, et même à la bête ombrée.

— Pourquoi pas ! se dit-il.

Et rasséréné par la perspective de passer enfin la pièce fatale qui empoisonne son existence, il suit avec reconnaissance son nouvel ami, son sauveur.

Ils pénètrent tous deux dans une maison borgne de la rue Saint-Grégoire, après que son convoyeur eut donné le mot de passe.

Philorôme est accueilli comme un frère impatiemment attendu. On l'entoure, on le complimente et on le traite généreusement au brandy, au gin, au whisky, au scotch.

Dans toute autre circonstance, Philorôme ne se fut pas laissé si aisément circonvenir ; mais il est venu là uniquement pour écouler sa pièce, et il l'écoulera, quand même le diable ne le voudrait pas. Il s'abandonne donc aux effusions de ses nouveaux amis, fraternise avec tous les assistants, fait comme un officier russe en face de l'ennemi, et s'endort enfin sur un sofa défoncé.

Au milieu de la nuit il est réveillé par les cris :

— Voilà la police !

En effet, des coups résonnent, redoublés, à la porte.

— Sauve qui peut ! crie une voix.

— Par où aller ? gémit Philorôme au comble de l'affolement.

La peur lui donne du courage. Il ouvre une fenêtre, décroche le double-châssis et saute lourdement sur la neige où il imprime une trace en forme de cuvette. Avisant une porte de derrière, il l'ouvre, passe vite, la referme doucement, et échappe ainsi aux vigilants policiers aussi jaloux de la régularité des mœurs privées que de la sécurité publique.

Une minute après, Philorôme entendait une horloge lointaine sonner douloureusement trois heures. Autour de lui, la solitude ; au dedans, la rage et le remords.

Songeant à des voleurs possibles, il tremble ; à des assassins embusqués, il claque des dents. Tous les périls de la nuit semblent le menacer. Un hoquet d'ivrogne, suivi d'un accident habituel et bruyant, lui fait croire que les maisons vont s'écrouler sur sa tête, et il fuit effaré, navré, bleu de peur, perdu dans la grande ville endormie.

Avec l'aube, il rentre à l'hôtel, se glisse dans sa chambre, s'écroule sur le bord de son lit et appelle les larmes au secours de sa désolation. Elles viennent enfin. Il veut tirer son mouchoir afin d'épargner son devant de chemise : plus rien. Sa poche est veuve de son porte-monnaie. Pendant son sommeil il a été dévalisé. Quant au faux dollar qu'il avait malignement mis de côté dans un gousset mystérieux pour ne pas le confondre avec d'autres, comme chez Barsley, il est là, seul, exaspérant, accusateur, cruellement railleur.

Philorôme bondit. Ce n'est plus un homme, c'est un fauve. Il veut déchaîner la police, cerner la maison, reprendre son bien et faire pendre tous ceux qui ont participé à son dépouillement... Oui, mais comment Éloïdine appréciera-t-elle cette escapade de son mari ? Cette pensée accable l'époux coupable.

Anéanti, Philorôme s'avoue vaincu. Il a tout perdu, tout, tout, jusqu'au jupon écarlate et à la robe de chambre. Il est dépouillé, dévalisé, saccagé. Il ne lui reste que son dollar de plomb.

Une rage folle s'empare du malheureux. Il serre dans sa main crispée la pièce infâme cause de tous ses malheurs, l'apostrophe, l'insulte, la maudit, et, se précipitant tête baissée vers un cabinet mystérieux, il jette furieusement sa pièce dans l'abîme, tire sur la chaîne, et, penché sur le trou béant, le visage contracté, attend que le bruit torrentiel de l'eau se soit éteint et lui annonce enfin que la pièce fantastique est à jamais anéantie.

Alors, Philorôme, calmé mais sombre, s'éloigne et va s'épancher dans le cœur du maître d'hôtel qui le console et envoie un télégramme à madame Éloïdine Sanscartier, née Lemol, qui expédie sans retard la somme nécessaire au rapatriement de son mari.

Quelques heures plus tard, Philorôme prenait le train pour son petit village de Sainte-Pauloche, où il est probable qu'un accueil terrible l'attendait.

## Le Chien et le Mendiant

Au grand nord, dans le canton de la Minerve, au milieu de la forêt, s'élevait la ferme des Robin.

Les Robin étaient la suite d'une vieille famille normande, dont un des plus vivaces rameaux avait pris au pays depuis près de 200 ans.

C'étaient de bien braves gens, les Robin, mais un peu rustres, mais un peu sauvages. Ils s'étaient modelés sur la grande et fière nature au milieu de laquelle ils vivaient. Accoutumés à la lutte et à la souffrance, ils ne s'attendrissaient pas exagérément sur les douleurs d'autrui, songeant qu'il appartenait à chacun de se défendre, d'utiliser pour sa préservation les précieux moyens de résistance que la Providence a prodigués à chacun de nous et qui sont : l'énergie, le courage, l'initiative, et un confiant abandon en la volonté divine. Aussi passaient-ils pour des farouches alors qu'ils n'étaient que des résignés.

Ils étaient poètes aussi ; et cette qualité qui améliore les civilisés, les éloignait davantage du monde, eux, les primitifs.

*

Comme ils la trouvaient belle, leur forêt ! L'été, lorsqu'elle déployait son faste royal et révélait toute son âme ténébreuse dans la paix profonde des calmes nuits ! Pas un frémissement, pas un frisson des branches n'annonçait une vie apparente : elle paraissait immobile dans sa beauté séculaire, morte avant d'être couchée sur le sol. Et pourtant les vieux arbres, mêlant leurs vertes chevelures, demeuraient droits et forts, ayant cette vie muette des choses qui gardent l'énigme de leur joie ou de leur tristesse. Et ce silence des bois recueillis, effrayant pour tous, était, pour les Robin, plein d'une incomparable majesté.

L'hiver, lorsque la grande voix du vent hurlait en fanfares de tempête à travers les tronc dénudés qui claquaient sous la morsure impitoyable du froid, l'immense forêt dormante se mettait parfois en

mouvement ; elle se débattait contre les souffles géants qui la glaçaient, secouait les givres étreignants qui gelaient sa sève, et l'on eût dit une montagne en marche.

Les sommets de ses arbres gigantesques tressaillaient, s'entrechoquaient, secouaient la neige encore molle, la précipitaient sur le sol épaissi, et les milliers de branches sèches, se heurtant, avaient des sons de castagnettes fêlées ou de grelots mélancoliques, sonnant affolés dans la nuit.

Çà et là, au milieu des clairières, les Robin avaient établi leurs réserves. Ici, sous un toit d'écorce, ils avaient fait leur magasin de blé-d'Inde ; là, sous une grossière couverture de chaume, ils puisaient leur foin de l'année ; ailleurs, les patates étaient à l'abri, et, plus loin, dans des constructions *ad hoc,* ils garaient leur froment, leur sarrazin, leur avoine, leurs semences, leurs volailles, leurs instruments aratoires, etc.

Tout cela constituait leur fortune, et cette fortune était placée sous la garde de Dieu.

Les Robin avaient aussi un chien, un vieux gardien vigilant, bâtard de toutes les races, très laid, très sale, très gros, noir comme l'ombre, rude comme une râpe et triste comme la solitude.

Sa voix rauque troublait seule quelquefois la solennité muette de ces lieux, lorsqu'un chevreuil, au hasard de sa course errante, un renard flairant des prébendes, ou quelque vagabond passaient près de la ferme endormie, Râteau – c'était le nom du chien – troublait la paix des choses et sonnait l'alarme parmi les clairières endormies.

À force de vivre au milieu de cette forêt, il en avait pris l'âme mystérieuse : il était grave et le plus souvent immobile ; mais l'habitude de ce silence dans lequel sommeillait sa vie lui faisait percevoir les moindres chuchotements des êtres, les moindres frissons des choses. Il s'était érigé le gardien non pas de la ferme seule – elle n'en avait pas besoin – mais du silence de la forêt. Nul n'avait le droit d'y pénétrer, sauf les enfants de ses maîtres, les petits et les petites Robin – sales, déloquetés, crottés, repoussants, mais ravissants quand même. Sauf cette turbulence, Râteau ne permettait à personne d'attenter au recueillement des vieux arbres, et il se dressait, terrible, contre le violateur de cette paix profonde, sereine l'été, lugubre l'hiver.

*

Une nuit de décembre, un errant du monde, un pauvre sans demeure, un vagabond qui cherchait un gîte commode pour ses membres rompus par la lassitude, traversa cette forêt.

Il découvrit la réserve de foin.

— Miséricorde ! se dit-il, j'ai, ce soir, par hasard, découvert le calme propice, la couche luxuriante et douce à la fatigue.

Il s'installa sur les herbes craquantes et hospitalières.

Mais à peine était-il étendu, jouissant béatement de la chaleur envahissante des brindilles molles, que des aboiements formidables déchirèrent le silence. Inquiet, l'homme se releva, se demandant s'il était condamné à ne pas goûter le repos nécessaire à sa fatigue de vivre.

Devant lui une ombre sortit de l'ombre, et il n'eut que le temps de se mettre en garde contre la bête issant des ténèbres.

Devant lui une ombre surgit.

Le chien et l'homme luttèrent longtemps. Deux heures, trois heures peut-être.

À grands coups de son bâton noueux, l'homme repoussait les assauts de la bête et battait lentement en retraite, se cognant aux arbres, se heurtant à la nuit qui l'entourait partout, s'enfonçant dans une traîtresse crevasse remplie de neige, trébuchant sur les troncs pourris, qui, invisibles, s'entrecroisaient sous ses pas.

Chaque fois que la nuit le trahissait, les crocs du chien se plantaient dans un de ses maigres membres, et un lambeau de chair tombait, sanglant, sur le sol blanc, ponctué d'une bribe de ses haillons.

Il parvint cependant à sortir de la forêt et le chien, lui voyant franchir les limites de son domaine, le laissa aller et rentra sous les grands arbres squelettes dont l'abondance assombrissait les ténèbres de la nuit.

Le pauvre hère continua sa route interminable. Après une longue marche, il avisa une sorte de petite chapelle, au portique bas et rentrant, surmonté d'une statue de plâtre représentant l'infatigable colonisateur, l'apôtre du nord. C'était le monument commémoratif élevé, en 1895, par la piété des fidèles, au vaillant curé Labelle, qui avait travaillé avec tant d'énergie opiniâtre à l'amélioration du sort des pauvres cultivateurs.

Le mendiant s'accroupit dans cette niche improvisée, frotta de neige ses blessures, et, épuisé par la rudesse du chemin presque autant que par l'acharnement du chien, il s'endormit et rêva, le malheureux, qu'il était dans un nid d'ouate et repu.

*

Râteau, satisfait de lui, rentra dans sa forêt. À peine avait-il fait quelques pas qu'il s'arrêta soudain, flairant un second envahissement.

Des maraudeurs, en effet, des bohémiens qui, depuis quelques jours, inquiétaient les habitants de la Chute-aux-Iroquois, venus pour faire une razzia de volailles, s'acheminaient vers la ferme.

Ce fut une lutte terrible !

Râteau, seul contre cinq hommes déterminés, batailla comme un héros. Ses adversaires tremblaient au fond d'eux-mêmes. Ils n'avaient pas compté sur un si formidable gardien : ils avaient beau tailler, charcuter et meurtrir ce pauvre corps de chien, à coups de trique et à coups de couteau, le fidèle animal, hurlant, baveux, se jetait sur eux, les déchiquetait, leur arrachait de la viande à pleine gueule, n'en lâchait un que pour en saisir un autre, dépiautant sans merci les tibias, les côtes, les bras et les visages.

Battus, vaincus, les misérables se sauvèrent honteusement, suivis de près par Râteau, enroué à force de hurler.

Épuisée, la pauvre bête les laissa à l'orée de la forêt, comme l'autre.

*

Le chien s'accroupit dans la neige. Haletant, il dressait sa tête et fixait son regard dans la direction qu'avait prise les hommes. Sûr, au bout d'un instant, qu'ils étaient bien partis, il se laissa tomber et râla doucement.

La seconde lutte l'avait épuisé. Tout son maigre corps n'était qu'une plaie sanglante par où s'échappait sa vie. Il pleurait, non parce qu'il sentait la mort venir, mais parce que sa pensée de chien allait vers les petits Robin, des tyrans pour lui, sans doute, mais des tyrans qu'il aimait bien.

Étendu sur le flanc, les pattes déjà raidies, l'œil terne, Râteau soufflait et souffrait comme un humain moribond sur le point d'inspirer une épitaphe. Et les lueurs de l'aube lui versèrent la douceur de leur lumière réchauffante, caressant sa rude toison, se reflétant en ses yeux mi-clos prêts à se fermer pour toujours.

*

À ce moment, le chemin qui borde la forêt était péniblement arpenté par le mendiant de la nuit. Il s'en allait vers les lacs, souffrant des morsures de Râteau, triste, affamé, moulu, appuyé sur son bâton, ayant dans les yeux un regard qui révélait une douleur immense.

En passant, il entendit la plainte basse, continue et douloureuse du chien mourant. Il s'approcha et vit ce corps convulsionné qui implorait la vie.

Il leva son bâton pour assommer la bête cruelle.

Mais comme son âme vagabonde avait étrangement souffert parmi les hasards de ses courses, il se contenta de s'agenouiller près du chien et regarda ses blessures.

Après avoir contemplé la bête agonisante, il alla à un petit ravin, défonça la glace du ruisseau à coups de bâton, puisa de l'eau dans son casque pelé, et revint au chien à qui il donna à boire et dont il lava les plaies sanglantes avec l'attention d'une infirmière et la bonté d'une mère.

— Mon pauvre vieux, disait-il tout en travaillant, tu m'as fait bien des misères cette nuit : tu m'as privé d'une couche moelleuse et chaude dont j'avais grand besoin ; tu m'as arraché une bande de chair à la jambe droite, une autre au bras gauche : tu as meurtri mes doigts et mis ma toilette en désarroi. Mais je ne t'en veux pas : tu faisais ton devoir d'honnête chien. D'ailleurs, tu es plus misérable que moi, à cette heure. Nous sommes confrères en malheur. Ah ! mon pauvre vieux, va ! si on se connaissait, ici-bas, on ne se ferait jamais de mal, dans ce triste monde où l'on se tue pour vivre.

Râteau leva la tête. Un éclair de reconnaissante tendresse éclatait dans ses yeux obscurcis. L'homme le prit par le cou, colla un baiser prolongé sur son museau humide, et le chien lui zébra la face d'un large coup de langue qui ramassa les deux larmes prêtes à tomber des yeux du pauvre bougre.

*

À ce moment les Robin apparurent. Ils questionnèrent le mendiant, puis examinèrent le chien qui se cramponnait à la vie dans l'espoir de voir les enfants avant d'aller pourrir sur le tas de fumier.

Le père Robin ne dit rien. Seulement il déchargea son fusil bourré de plombs et le rechargea à balle.

— Ôtez-vous, dit-il au mendiant. L'homme obéit.

Le chien paraissait comprendre. Il regarda ses maîtres, le mendiant pitoyable et oublieux, la forêt sauvage, le ciel infini. Puis il agita la queue, allongea son museau dans la neige et attendit la mort.

Un coup de feu de son maître la lui donna.

*

Le mendiant, terrifié, éperdu, se sauva comme un voleur.

Son cerveau éclatait.

Depuis qu'il avait connaissance de l'être, il n'avait jamais vu une bonne action. Lui, bon, il avait toujours été repoussé par les hommes, mauvais.

Il n'en connaissait pas d'autres.

Aux hasards de sa vagabonde existence, il s'était épris des bêtes et des choses inanimées. Il était pitoyable et bon, pour tout et pour tous, foncièrement. Il savait que rien n'est exempt de souffrance, ni le corps de l'homme, ni son âme impalpable, ni les animaux, ni les plantes, ni les objets. Il sentait que l'universelle sensibilité se détaille en l'infini des atomes. Il se rendait compte que la douleur du caillou que le chariot écrase équivaut à celle de la chair martyrisée, et que la marguerite qu'effeuillent les amoureux souffre autant de l'arrachement de ses pétales que l'homme souffre de l'arrachement de ses membres.

Car cet homme était bon et il croyait en Dieu.

## Crime d'enfants

La légende de Bouddah, offrant son corps en pâture aux petits d'une tigresse « parce qu'ils ont faim », ne fait que traduire en un sacrifice sublime l'exaltation du sentiment de la solidarité des êtres.

Nos sentiments de bonté, que nous vantons si haut en toute occasion, ont-ils beaucoup progressé depuis cette antiquité reculée, soit envers les hommes que notre état social condamne à tant de tortures, soit envers l'innombrable troupeau que nous poussons à nos abattoirs ou que nous faisons périr sous le fouet pour la satisfaction de nos besoins ? La réponse à cette question est au moins douteuse. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que la pitié humaine ne se laisse pas fragmenter. Qui est bon envers les hommes, est nécessairement bienfaisant envers les animaux, et réciproquement. Comment, en effet, pourrait-on concevoir une âme douce aux bêtes, cruelle aux pauvres humains ? Au rayonnement d'amour envers tous ses compagnons de destinée, à l'expression d'altruisme vers tout ce qui est, vers la bonne planète qui l'enchante de ses spectacles et l'univers sans fin qui l'épouvante de ses problèmes, se mesure la noblesse de l'homme, l'élévation de son génie…

Quelle route infinie de progrès… Oh ! si nous osions… si nous voulions…

*

Je promenais ces pensées, un soir d'octobre, à l'heure bâtarde du crépuscule, sur les quais, en face du marché Bonsecours. L'endroit était presque désert, le ciel lourd, la bise fouilleuse et agressive, l'eau morne.

Je sentais que la nature fermée se refusait à l'homme, à la bête, à la vie. C'était, enfin, une heure de désenchantement.

Je cherchais vainement quelque espoir dans le ciel d'impitoyable acier bruni. Et sentant que la griffe dure ne voulait pas me lâcher, j'essayais de me consoler par l'esthétique des choses.

Devant moi, Montréal, haletant et silencieux, étale à perte de vue, à droite et à gauche, son flanc immense et enfumé ; à mes pieds, la descente paresseuse du fleuve qui semble s'attarder par moments, avec le regret de n'avoir point une vie à dévorer, et l'amas confus de cordages, de madriers, de ballots, de futailles, de pieux dressés : puis le relent du port, le clapotis des eaux, et là-bas, de l'autre côté, l'île Sainte-Hélène, aux arbres nus emmêlés dans une lueur de pourpre blême, refuge du rêve dans cette misère de la nature qui semblait se désoler de l'étreinte prochaine et inévitable du rigoureux hiver.

Un groupe d'enfants sur la berge, par sa turbulence, par ses cris, par ses appels, par ses éclats de rire, me tira de ma rêverie.

Les petites mains tendues vers l'eau et les pierres que ces polissons jetaient vers le large dirigèrent mes regards sur une tache noire qui suivait le fil de l'eau.

Les gamins rivalisaient de cris, de sifflets, d'encouragements et de joie, criant : « Par ici ! par ici !… le voilà !… » faisant de grands gestes et redoublant d'ardeur dans leurs exercices de balistique rudimentaire.

Le point noir était un fragment de poutre.

Soudain, une boule noire se dessine à côté et se hisse péniblement sur cette étrange bouée.

C'était un pauvre chien efflanqué, cherchant désespérément à se séparer de son instrument de torture ou à flotter dessus. La misérable bête, en effet, était reliée à la poutre par une corde solide qui lui enserrait le cou. Cette corde, trop courte pour lui permettre de rester sur son radeau d'occasion sans l'étrangler, était d'une longueur suffisante pour transformer le flotteur en projectile. Dès que le chien nageait, faisant des efforts inouïs pour se débarrasser de son entrave, chaque secousse provoquait une évolution brusque de la pièce de bois et la pauvre bête en recevait un coup violent à la tête. Impossible de plonger, impossible de fuir, impossible d'escalader l'implacable bélier.

Et là-bas, les enfants – les bourreaux – lui jetaient des pierres ou l'appelaient avec des accents d'impitoyable dérision.

Ah ! quel triste naufragé !

Il entend bien qu'on l'appelle. Mais qui ? Ami ou ennemi ? Il essaye de se dresser, aux écoutes, mais la corde infernale lui meurtrit les chairs, et il retombe dans l'eau indifférente.

Où aller ?… Que faire ?…

Il va au hasard, tourne, revient, recommence, se dépense inutilement en douloureux efforts.

À chaque instant, le bloc inerte qu'il meut avec une rage folle, s'abat sur sa tête endolorie, et il ne peut éviter ces chocs brutaux qu'au prix de la noyade ou de la strangulation.

Or, de tous les animaux, l'homme est le seul qui ait recours au suicide. La bête ne s'abandonne jamais. Elle lutte toujours…

Et le martyr des petits mauvais drôles se débat désespérément…

De rares passants s'arrêtent apitoyés. Ils prononcent quelques mots d'une banale pitié, puis, sous l'air vif qui les pique, reprennent leur marche interrompue.

Pour le chien agonisant point de recours et point de secours.

L'altruisme humain qui, chez les spectateurs, s'est un instant éveillé en faveur de la bête en péril, a été balancé par des considérations d'égoïsme inavoué et peut-être inconscient. De ces deux efforts opposés il résulte une bonté neutralisée qui équivaut à l'abandon. À ce moment, le chien a pourtant senti passer un courant d'amitié. Mais quoi ! la volonté est inefficace, si elle n'est secondée par l'action.

La nuit tombe. Les gamins, las d'un jeu où leur cruauté n'éprouve plus de volupté, à cause des ténèbres, sont partis en quête d'autres exploits.

Je ne vois presque plus le point noir : je n'entends plus les gémissements de la bête : le silence se fait pour la mort.

Je me détache péniblement de ce lieu, glacé dans le sentiment de la bonne volonté vaine. C'est de la vie que je laisse sans secours bien près de moi. C'est du sang qui se fige, c'est des nerfs qui sont torturés et qui vont frémir sous la tenaille de la mort, jusqu'à l'anéantissement final.

Je fais dix pas. Je me retourne.

Le point noir est presque immobile.

Je reprends ma route, toujours regardant en arrière la tache incertaine qui diminue. J'ai cru voir remuer quelque chose.

Qu'importe, puisque le sort en est jeté !

Il faut bien que le crime de l'enfance s'accomplisse.

Après tout, j'en prends ma part aussi, puisque je n'ai su que demeurer spectateur impassible de la scène lente du meurtre.

Pauvre chien !

Il a fini maintenant son temps de misère. Son cadavre va rouler tranquillement jusqu'au remous de quelque baie, où l'eau clapotante le livrera petit à petit au grand courant des choses, et fera de sa pitoyable souffrance la joie des frétillants poissons, dont nous nous délecterons au prochain carême.

*Trois nouvelles*
– *Le Noël de Philorôme, Le Chien et le Mendiant, Crime d'enfants* –
de Henri Roullaud (1856-1910)
sont parues, à Montréal, les deux dernières,
respectivement, dans l'*Album Universel*
du 7 novembre 1906 et du 5 janvier 1907.

ISBN : 978-2-89668-917-0
© Vertiges éditeur 2019
– 0918 –